

une récompense pour qu'on le retrouve, mais en vain.

Je gardai le silence. Je n'osai déclarer que le pauvre visionnaire était le frère de lait de Stéphanie.

C'est le cœur rempli de compassion que je le cherchai pendant plusieurs jours dans Paris ; j'appris cependant que le comte et sa fille étaient partis, et je cessai mes recherches, un sûr instinct me disait que la ville ne possédait plus Gustave le Fou.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de relater si ce fut pour affaire ou pour mon amusement que je me trouvai à Saint-Elme deux ans après. Je m'y rendis par la même route, et ce fut avec un sentiment étrangement douloureux que je contemplai encore une fois l'immense voute de verdure, tout en pensant aux deux joyeux enfants dont les voix éclatantes avaient réveillé la solitude où je m'étais plongé.

Je chevauchais en silence sur le gazon rayé de soleil, les feuilles et les ombres dansaient à la lumière intermittente : le loriot au plumage d'or et les papillons aux ailes étincellantes s'élançaient des branches et jouaient tout au tour, et cependant tout ce qui m'environnait me semblait moins joyeux, moins ensoleillé qu'autrefois. Presque au même endroit où je m'étais arrêté pour goûter, sous cet énorme bouleau aux branches duquel le petit garçon s'était balancé, se tenait quelqu'un aux longs cheveux, aux yeux noirs, dont tous les traits exprimaient l'égarément et la tristesse.

Il prit un air lugubre comme je m'approchai de lui.

— Ne dites pas chez nous que vous m'avez vu. J'attends Stéphanie. Elle m'a promis de revenir l'été pour que nous jouions à cache-cache dans les bois.

— Elle ne peut jouer maintenant, Gustave. Viens avec moi à Saint-Elme. Je te laisserai monter le cheval si tu veux venir.

Il me regarda un moment d'un air étonné.

— Non, je n'irai pas à Saint-Elme, la mort y est, je l'ai vue. J'attendrai dans la forêt. Elle ne manquera pas à sa promesse, elle doit me trouver où nous jouions si souvent.

— Qui est mort à Saint-Elme ? lui demandai-je, comme pour ramener sa pensée à un autre sujet.

Sa réponse me surprit.

— Stéphanie est morte. Elle est morte au printemps, dans la saison des fleurs.

— Eh bien, si Stéphanie est morte, mon pauvre Gustave, pourquoi l'attends-tu encore ?

— La dame est morte, — Stéphanie, la dame qui s'en revint à Saint-Elme avec un visage pâle, bien pâle, — et pleura sur mon cœur, — celle-là est morte. Mais

l'autre Stéphanie qui m'aimait, qui jouait avec moi dans les bois, elle n'est pas morte. Je l'ai vue s'en aller avec son père, et elle m'a dit : Gustave, je reviendrai, attends-moi. Elle tiendra parole, elle reviendra me voir. Tu peux t'en aller, étranger. Tu vois que j'attends dans le bois — jusqu'à ce que Stéphanie revienne. Lorio ! lorio ! Ah ! les loriots et moi sommes de grands amis. Elle aime les loriots... Mais le coucou est parti...

Ici il fit éclater la vieille chanson : "Coucou là là, — coucou là là," et il se mit à errer dans la longue avenue, jusqu'à ce que mes yeux l'eussent perdu de vue parmi les feuilles et dans l'ombre des grands arbres.

Mon ami, le médecin de Saint-Elme, me conta sa triste histoire.

— Le pauvre Gustave se rendit au Séminaire, mais s'aperçut vite qu'il n'avait aucune vocation pour la prêtrise. Au bout de trois ans, ayant refusé d'entrer dans les ordres, il s'en revint à Saint-Elme. L'esprit assez cultivé, mais étrangement troublé. L'amour qu'il avait eu enfant pour Stéphanie, prenait avec les années une autre tournure et devenait de la passion sans espoir. Sa seule pensée était de la revoir. Il attendit patiemment une année, espérant toujours qu'il aurait quelque nouvelle, mais aucune ne lui vint ; alors la fièvre, une fièvre d'agitation, d'inquiétude le prit et il quitta tout à coup le village. Par quel étrange magnétisme sut-il que Stéphanie l'aimait, et désirait, au sein des splendeurs de la richesse, revoir son camarade et les bois de son enfance ? Je ne puis vous le dire ; cependant il est certain qu'il en était ainsi, et son cœur le savait. Malgré qu'il errât de ville en ville à la recherche de Stéphanie, ils ne se rencontrèrent pas. Il était si ignorant du monde, si pauvre, si abandonné, qu'il n'y a pas à s'étonner si ses recherches furent vaines. Il ne savait même pas le nom de famille de Stéphanie. Vous vous souvenez que le comte ne le révéla qu'à nous deux. A la fin ils se rencontrèrent : lui, le pauvre vagabond des rues, elle la reine de quelque fête royale prenant place dans son carrosse armorié. Il la reconnait, il s'élança vers la voiture en criant : "Stéphanie ! Stéphanie !" Les gendarmes le repoussent et il retombe dans la foule, écrasé et flétri comme une plante longtemps privée de soins et de soleil.

Cette voix, — la jeune fille l'entendit et, entourant son père de ses bras, elle le supplia de retrouver son frère, — son cher frère ! Elle lui donnait encore ce doux nom de frère. Le comte essaya de la consoler, lui fit bien des promesses, tout en ayant soin de poster des gens près de son château, — afin qu'il ne fût pas permis à l'étrange individu de les inquiéter.